

OGAWA Ito

*Le Jardin
arc-en-ciel*

**Roman traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako**



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Restaurant de l'amour retrouvé
Le Ruban
La Papeterie Tsubaki

Titre original : *Nijihiro garden*

© 2014, Ito Ogawa

All rights reserved.

First published in Japan by Shueisha Inc., Tokyo.

French translation rights arranged by Shueisha Inc.
through le Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1359-6

PROLOGUE

J'avais six ans.

Elle, elle était plantée sur le quai. Avec chaque train qui passait, le ruban rouge de son uniforme dansait dans le vent, il faisait comme un petit bond souple. On était en été. Je m'en souviens très bien, parce que c'était la veille de mon anniversaire.

— Sôsuke !

Quelque part, j'ai entendu la voix de maman qui m'appelait. A l'époque, j'adorais les trains et, pressé de les voir, je l'avais précédée sur le quai. Du coup, entraîné par la foule, j'avais été séparé de maman.

— Sôsuke !

Lorsqu'elle m'a appelé pour la deuxième fois, je me suis rendu compte que je tenais la jeune fille par la main. Troublé, j'ai vite lâché sa main. Mon cœur s'est mis à cogner, comme s'il tapait des pieds. Soudain, j'avais du mal à respirer, la gorge sèche.

La main que j'avais retirée de celle de la jeune fille était toute moite. Exactement comme si je tenais serrées dans mon poing les larmes qui coulaient sur ses joues. Le vacarme des trains qui passaient étouffait le son de ses sanglots, mais je suis sûr qu'elle pleurait.

Maman se trouvait de l'autre côté de la foule, l'air fatigué. Je me suis dépêché de la rejoindre. Un train est immédiatement entré en gare, je suis monté dedans avec elle.

Une fois assis, j'ai repensé à la jeune fille. Pendant tout le trajet, j'ai gardé sa chaleur délicatement emprisonnée au creux de ma main.

Je n'avais aucune envie de me défaire de la douce sensation qui y persistait.

C'était comme si je gardais un petit oiseau secret dans ma main.

C'était pendant que je regardais passer le troisième train, interdite. Soudain, quelque chose a enveloppé mes doigts. Au début, j'ai cru que je me faisais des idées. Mais la sensation s'est peu à peu précisée, une tiédeur s'est affirmée.

Rien n'aurait pourtant dû me retenir...

J'étais incapable de faire le petit pas qui déciderait de tout. Au prochain, j'y vais ; au prochain... pendant que je m'encourageais, les trains filaient à toute allure.

J'ai levé la tête, le ciel était tout bleu, sans un seul nuage ; un ciel d'été incroyablement bleu.

Je voulais être libre, et voilà où j'en étais.

Rien ne me retenait. Du moins, je l'avais cru.

J'ai tourné les yeux, un petit garçon se tenait juste à côté de moi. La casquette de baseball qu'il portait cachait presque tout son visage, mais il me tenait par la main.

Je n'avais pas envie de dégager ma main. Parce que la sienne était chaude.

Sous mes yeux, un train express est passé à une vitesse folle, la poussée exercée par son passage à deux doigts de nous renverser. Je ne pouvais pas lâcher sa main maintenant.

L'enfant, peut-être effrayé, a serré fort mes doigts. Si je retirais brusquement ma main, il risquait de me suivre instinctivement.

Avec chaque vague de chaleur émanant de sa paume, mon cœur glacé se réchauffait. Je n'avais pas le souvenir d'avoir jamais tenu quelqu'un par la main. Saisie par l'émotion, j'ai cligné des yeux et des larmes ont roulé sur mes joues.

A cet instant, la main du garçonnet a délicatement quitté la mienne. La voix d'une femme, sans doute sa mère, s'est élevée de nulle part. Elle l'avait sûrement appelé par son prénom, mais je ne l'ai pas saisi. L'enfant est parti en trotinant.

J'ai jeté un bref regard par-dessus mon épaule et je l'ai vu s'éloigner. Alors que l'instant d'avant, il me tenait par la main, il ne s'est pas retourné une seule fois et je l'ai perdu de vue.

Impulsivement, j'ai regardé ma main vide. Je cherchais à m'assurer de ce qui s'y trouvait il y a encore peu. Mais il n'y avait rien d'autre que ma paume. La ligne de vie, la ligne du destin, la ligne de cœur et les autres s'y croisaient. Et c'est tout.

J'étais à l'école primaire, je crois. J'étais allée à la fête avec des amies, et je m'étais fait lire les lignes de la main. La diseuse de bonne aventure, accoutrée comme il se doit, a lancé un coup d'œil à la paume de ma main et m'a annoncé d'une voix sentencieuse :

Toi, tu auras une vie difficile. Pas mauvaise pour autant. Mouvementée, mais tu feras une belle rencontre.

Et puis, regarde, ici, ta ligne de cœur est nettement visible, a-t-elle dit, et avec une loupe, elle a étudié attentivement cette prétendue ligne de cœur gravée sur ma paume. J'ai oublié la suite.

Choko, tu vas rencontrer quelqu'un de bien !

Mes amies, qui s'étaient aussi fait lire les lignes de la main, étaient enthousiasmées. Détachée, je regardais d'un œil froid et distant ces filles naïves. C'est toujours pareil. Je suis incapable de fraterniser avec les autres.

Devant ma main vide, cet épisode m'est soudain revenu à l'esprit.

En admettant que ma destinée soit réellement inscrite au creux de ma main, ma ligne de vie aurait dû s'interrompre avant mes vingt ans.

Pourtant, cette ligne épaisse s'allongeait à loisir, répugnante.

Un train, un de plus, est passé en vain. Dans le ciel bleu s'étirait maintenant, comme une égratignure, la traînée laissée par un avion.

Si j'ai dû renoncer à mon projet, c'est parce que quelqu'un d'autre est passé à l'acte avant moi. Une annonce signalant un accident de personne à la gare voisine a été diffusée et les trains stoppés dans les deux sens.

L'homme à côté de moi, sûrement un employé, a eu un claquement de langue agacé. Deux lycéennes aux jambes nues ont descendu les escaliers d'un pas pressé.

Je suis restée un moment sur un banc du quai, à attendre la reprise du trafic. Comme si elles chantaient à la mémoire de la personne qui avait sauté le pas, les cigales s'égosillaient.

J'ai délicatement posé la paume de ma main sur ma poitrine. La chaleur des doigts du garçonnet subsistait encore un peu.

FUGUE AMOUREUSE

J'avais pris un train bondé avec Sôsuke, lorsque j'ai soudain relevé la tête.

Sur le quai de la gare se tenait une jeune fille en uniforme.

Après avoir contemplé un instant la paume de sa main, au bord des larmes, elle a tourné les yeux vers le train dans lequel je me trouvais. Un bref instant, il m'a semblé que nos regards se croisaient.

C'était au retour, nous étions sortis pour préparer la fête d'anniversaire de Sôsuke. Malgré mon épuisement, à peine mes yeux s'étaient-ils posés sur elle que la scène devant moi, jusqu'alors floue, s'est parée de couleurs vives. Les portes se sont fermées, le train a démarré, mais j'étais incapable de détourner le regard de sa silhouette qui s'éloignait peu à peu.

Depuis, de jour comme de nuit, je pensais sans cesse à elle.

Il me suffisait de revoir sa vague silhouette pour me sentir étrangement oppressée, les yeux

soudain mouillés de larmes. Depuis, je la cherchais partout.

Ce n'était pas un coup de cœur, pas du tout. Pour commencer, il s'agissait d'une élève de lycée. Et en plus, même pas d'un garçon, mais d'une fille.

Les grandes vacances ont débuté, Sôsuke est parti en colonie pour une semaine; c'était le deuxième soir. Après mon travail à mi-temps, j'ai pris le train et, lorsque je suis descendue à ma gare habituelle, je l'ai vue, immobile sur le quai d'en face. Je n'aurais jamais cru la retrouver...

Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais en train de gravir les escaliers quatre à quatre. Comme l'autre jour. Encore une fois, j'avais les mains pleines.

— Attends !

J'ai traversé la passerelle à fond de train et, en descendant l'escalier qui menait au quai sur lequel elle se trouvait, je l'ai interpellée en criant.

Ce qu'elle s'apprêtait à faire n'était pas difficile à imaginer. Déjà l'autre jour, elle avait ce regard qui ne trompe pas. Et pourtant, personne ne lui adressait la parole, ne tentait de la retenir.

Arrivée auprès d'elle au terme d'une course folle, je lui ai dit, d'un ton volontairement comique :

— Qu'est-ce que tu fabriques, tu as fait tomber quelque chose sur les rails ?

Interloquée, elle a imperceptiblement relevé le visage.

— Nan, je blague. Moi aussi, j'ai souvent envie de mourir.

— Hein ?

A peine cette exclamation lui avait-elle échappé que des larmes ont jailli de ses grands yeux. Son regard clair rappelait celui d'une biche sauvage.

— Mais comme j'adore manger, je finis toujours par réfléchir à ce que je pourrais manger au prochain repas. Du coup, ça me donne faim, alors je me dis, autant le faire après avoir mangé et en me répétant mélancoliquement que c'est mon dernier repas, j'engloutis tout jusqu'à la dernière miette. Alors, je suis vaguement satisfaite et je ne suis plus très partante pour mourir. Et au bout d'un moment, j'ai à nouveau faim. Et ça recommence, à chaque fois ! C'est complètement débile, hein ?

Ce tissu de mensonges m'est venu aux lèvres avec une facilité déconcertante. Je voulais avant tout gagner du temps, il le fallait. Au moins, pendant que je lui parlais, elle n'allait nulle part. Portée par mon élan, je l'ai invitée.

— Puisqu'on est là, on pourrait aller manger un morceau ensemble. Moi aussi, aujourd'hui, je suis toute seule pour le dîner.

Il sera toujours temps de mourir après, ai-je ajouté en mon for intérieur.

Mais elle allait sans doute refuser, j'y étais à demi résignée. Elle ne paraissait pas du genre à suivre docilement une parfaite inconnue qui

l'abordait à l'improviste. Pourtant, contre toute attente, elle a opiné de la tête.

Un nouveau train arrivait. Mine de rien, je l'ai gentiment attrapée par le bras et éloignée du bord du quai. J'étais arrivée à temps, tant mieux. Ma joie était telle que j'étais à deux doigts de m'effondrer sur place.

Nous avons quitté la gare et longé ensemble la rue commerçante. Elle avait bon cœur, elle a porté l'un de mes sacs de courses. Il était vingt et une heures passées, le silence régnait déjà dans les rues.

— On n'a qu'à aller jusqu'à la rocade, il y a un restaurant là-bas, ai-je proposé à la jeune fille qui marchait en silence quelques pas derrière moi, un peu sur le côté.

Souvent, quand je n'avais pas envie de cuisiner pour le dîner, j'y emmenais Sôsuke. Il y avait toujours beaucoup de monde, mais c'était bon marché et pas si mauvais que ça. Et surtout non fumeur, une bénédiction pour Sôsuke qui souffrait d'asthme.

La rue commerçante donnait sur un quartier résidentiel tranquille, avec des pots de fleurs alignés en rangs serrés sous le porche des maisons. Le brouhaha joyeux d'une conversation s'élevait de nulle part.

— Ah ! s'est-elle soudain écriée.

Je me suis retournée, elle s'était immobilisée, le nez en l'air.

— Une étoile filante !

Tout en transférant de ma main gauche à la droite le sac plastique que je portais, je me suis arrêtée moi aussi et j'ai regardé le ciel.

Mais il n'y avait pas la moindre trace d'une étoile filante. Dans ce ciel bouché, était-il vraiment possible d'en apercevoir une ? Le ciel était couvert, ce soir, plombé. Comme mon cœur.

— A ce propos, chez moi... ai-je lancé en marchant.

J'ai réalisé qu'elle me précédait maintenant d'un demi-pas. Sa silhouette longiligne était celle d'une belle plante qui pousse vigoureusement, tournée vers le soleil.

— Oui ?

Au bout de quelques secondes, elle m'a invitée à poursuivre.

— J'habite au premier étage d'un petit immeuble, mais au dernier, il y a un petit toit-terrasse, la vue de là-haut n'est pas mal du tout. En plus, personne n'y va.

Quand mon mari vivait encore avec nous, on y avait même fait un barbecue tous les trois. J'y avais aussi regardé une éclipse partielle de soleil avec Sôsuke. Mais ces derniers temps, enfin, plus précisément, depuis que mon mari m'avait quittée, je n'étais pas une seule fois montée sur la terrasse. Même cela était au-dessus de mes forces ; la lessive, je la passais au sèche-linge.

— Ah oui, d'ailleurs, qu'est-ce qu'on fait pour le dîner ? Rien n'est ouvert, il va falloir pousser jusqu'au restaurant de la rocade...

Au beau milieu de ma phrase, elle s'est soudain tournée vers moi et, d'une voix claire, a annoncé :

— Choko aimerait bien aller sur le toit-terrasse.

— Choko ?

Je ne comprenais pas.

— Euh oui, je m'appelle Chiyoko. Comme dans la chanson, *chiyo ni, hachiyo ni... Pour l'éternité des temps...* Vous connaissez ? Ça s'écrit pareil.

Et elle se surnommait elle-même Choko, semblait-il. Elle était mûre d'apparence et de comportement, mais sa voix et sa façon de s'exprimer trahissaient son âge.

Nous sommes revenues sur nos pas, remettant le cap sur la rue commerçante. J'habitais dans une des ruelles de derrière. En gravissant l'escalier étroit, la réalité m'a soudain assaillie et j'ai été prise de sueurs froides.

— Dis, Chiyoko, tu veux bien aller m'attendre sur la terrasse ? Je vais préparer le nécessaire, je cuisine un petit quelque chose et je l'apporte.

En réalité, pour ce qui était de cuisiner un petit quelque chose, je n'avais sous la main que des plats préparés ou surgelés, mais je n'y pouvais rien. Ce que je venais d'acheter au supermarché était du même acabit.

— Je vais vous aider. A deux, on ira plus vite.

L'idée de me montrer sous un mauvais jour à une jeune fille que je venais à peine de rencontrer me déprimait. Eh oui, c'était un véritable capharnaüm chez moi. J'avais profité de l'absence de Sôsuke pour ne rien faire, ni vaisselle, ni lessive, ni ménage. Mais Chiyoko n'a pas saisi ce que je voulais dire. Sa stupéfaction lorsque j'ai ouvert la porte à contrecœur m'a encore plus déprimée.

C'était vraiment la honte. Des emballages de nouilles instantanées gisaient dans l'évier, où s'empilaient assiettes et casseroles sales. Par terre traînaient des canettes de soda alcoolisé vides et mon pyjama abandonné là. Rien d'étonnant que Chiyoko en soit restée bouche bée.

— Désolée.

Je me suis excusée avec embarras.

— Je vais vous aider à ranger, a-t-elle lancé gaiement.

Elle s'y est attelée sur-le-champ. J'avais peine à croire que c'était la même jeune fille qui, quelques instants auparavant, se tenait sur le quai de la gare, l'air si tourmenté.

Bien obligée, j'ai moi aussi entrepris de faire du rangement. Comment pouvait-on accumuler un tel désordre, je m'en étonnais moi-même tellement la pièce était en fouillis.

Puisqu'elle avait vu cette pagaille, l'heure n'était plus aux cachotteries. J'ai expliqué à Chiyoko que j'étais séparée de mon mari depuis

six mois et que j'avais un fils prénommé Sôsuke, en première année d'école primaire, actuellement parti en colonie de vacances. Pendant ce temps, une éponge pleine de mousse à la main, Chiyoko briquait énergiquement l'évier jusque dans ses moindres recoins.

— Et comment vous appelez-vous ?

Effectivement, je savais son prénom, mais je ne m'étais pas encore présentée.

— Izumi.

— Et votre prénom ?

— Eh bien, c'est Izumi. Takahashi Izumi, trente-cinq ans, bientôt divorcée, ai-je dit avec l'impression de me confesser.

— Izumi... C'est un joli prénom.

Sur ces mots, Chiyoko s'est remise au travail. A croire que faire du rangement la mettait au comble de la joie, je l'entendais même fredonner. Moi, c'était tout le contraire, même s'il s'agissait de mon appartement, la tête et le corps lourds, je m'interrompais sans cesse. Ce qu'elle n'a pas manqué de remarquer, semble-t-il.

— Izumi, asseyez-vous, m'a-t-elle intimé sans façons.

A vrai dire, j'avais du mal à tenir debout. Après de longues heures passées devant ma caisse, j'avais les reins en compte. Je savais bien que si je ne faisais pas le ménage, l'asthme de Sôsuke empirerait, mais dans les faits, mon corps pesant ne m'obéissait plus.

J'ai obtempéré et, à peine installée dans le canapé, le sommeil m'a submergée. La veille, j'avais traîné devant la télé à regarder des émissions stupides presque jusqu'à l'aube et j'étais partie travailler quasiment sans avoir dormi. Du coup, j'étais accablée de fatigue.

Une fois allongée, je n'arrêtais plus de bâiller. J'étais gênée de la laisser ranger toute seule, mais garder les yeux ouverts m'était impossible. J'ai fermé les paupières, juste un instant.

Mais je m'étais endormie, dirait-on. J'ai repris mes esprits en entendant la chasse d'eau. J'avais presque oublié que Chiyoko était là. Une couverture légère recouvrait maintenant mon corps. C'était celle de Sôsuke. Elle avait gardé son odeur. Cela signifiait-il que le terrible bazar de la chambre à coucher était aussi tombé sous les yeux de Chiyoko ? J'ai balayé du regard la pièce, mieux rangée qu'avant.

— Pardon !

En épongeant un filet de salive sur mon menton, je suis partie à la recherche de Chiyoko. Je l'avais invitée à manger, mais si je dormais, cela n'avait aucun sens.

Je me demandais où elle pouvait bien être ; elle était en train de nettoyer les toilettes.

— Chiyoko, laisse, vraiment. Ce n'est pas à toi de faire ça.

J'étais anéantie. Horreur, les toilettes aussi étaient franchement sales.

— Non non, je le fais parce que ça me plaît, ne vous en faites pas. Et puis, vous aviez l'air de si bien dormir.

— Je n'ai pas fait de bruit ?

Mes ronflements et grincements de dents étaient l'une des raisons invoquées pour justifier le divorce.

— Vous voulez parler de vos ronflements ? Parfois, ils cessaient brusquement, ça m'a inquiétée. Mais en plus, une fois...

Chiyoko s'est interrompue et, d'un air espiègle, a haussé les épaules en pouffant. C'est là que j'ai remarqué pour la première fois que l'une de ses canines chevauchait joliment les dents voisines.

— Quoi ? Allez, dis-moi, je veux savoir.

Je m'étais déjà tellement dévoilée, plus rien ne me faisait peur.

— Eh bien, vous avez eu un gaz de toute beauté.

— Oh non...

J'étais morte de honte, s'il y avait eu un trou, je m'y serais glissée immédiatement, roulée en boule.

— Mais vous savez, quand je vous ai entendue, je vous ai envieé. Vraiment, parce que c'était un gaz parfait, complètement libérateur. Et en plus, vous n'avez rien remarqué, vous avez continué à dormir profondément. Pour Choko, même devant sa famille, ce serait impossible. Mais, comment dire, je me suis trouvée stupide d'être comme ça.

J'étais consternée, les bras m'en tombaient. Je croyais avoir fait juste un petit somme. Mais en réalité, j'avais dormi une heure. Pendant que je dormais à poings fermés, une lessive avait même été pendue dans la pièce. Alors que je détestais ça quand mon mari étendait le linge. Quand ce n'était pas moi qui faisais le ménage, ce n'était jamais comme je voulais. Mais avec Chiyoko, je ne trouvais rien à redire. Pourquoi ? Cela me dépassait moi-même.

En tout cas, il faisait vraiment lourd ce soir-là. Plutôt que de rester à l'intérieur, mieux valait sortir, il faisait plus frais dehors. J'ai cuisiné à la va-vite et emporté les plats sur la terrasse. Je ne pouvais quand même pas servir uniquement des surgelés, j'avais tant bien que mal concocté un repas avec tous les restes dénichés dans le réfrigérateur. Même avec la meilleure volonté du monde, c'était loin d'être un régal.

— Je suis désolée...

Lorsque je suis montée avec le dernier plat, un sauté de saucisses et de tomates lié à l'œuf, Chiyoko m'attendait, les chaises et la table installées sur la terrasse. Je les avais achetées pendant les soldes de fin d'année, en prévision des barbecues de l'été. Mais comme mon mari m'avait quittée peu après, elles n'avaient pas servi une seule fois.

Le riz avait été réchauffé au micro-ondes et la soupe de miso venait de sachets individuels tout

prêts. J'étais désolée pour Chiyoko qui avait fait l'effort de venir jusqu'ici, mais il était tard, je n'avais pas le choix. Elle m'a poliment souhaité bon appétit avant de goûter à ce repas improvisé.

Moi aussi, j'ai commencé à manger. Les nuages s'étaient un peu dissipés par rapport à tout à l'heure, quand nous marchions dans la rue commerçante. Mais ce n'était pas un beau ciel nocturne bien dégagé.

J'étais en train de mélanger la sauce et la moutarde dans la barquette de *nattô*, quand j'ai entendu comme un reniflement.

— Qu'y a-t-il ?

J'ai glissé un regard vers le visage de Chiyoko à travers le rideau de ses cheveux ; un morceau de *tamagoyaki* entre ses baguettes, elle pleurait sans bruit.

— Pardon !

La cause de ses larmes m'est tout de suite apparue et je me suis excusée. J'ai honte de le dire mais mon omelette roulée est la pire du monde. Comme je mets toujours trop d'huile, les œufs sont aussi luisants que les échantillons en plastique exposés dans les vitrines des restaurants. Sôsuke en blague, on dirait le pelage d'une girafe, à cause des plaques de brûlé qu'il y a toujours ici et là. En plus, je ne l'assaisonne jamais. Sôsuke adore la sauce un peu sucrée, une sorte de sauce Worcestershire dont il arrose tout ce qu'il mange, du coup, ça me paraît normal.